

Simon Bébien



Simon Bébien

L'Exploration du piège

© Simon Bébien, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1051-2

Librinova”

www.librinova.com

Illustrateur : Super Bourdi

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

C'est ma rupture avec Claire qui a tout déclenché. Je devais la rejoindre en terrasse. Mauvais endroit, mauvais karma. Pour elle. Moi, j'étais en retard. À l'époque, c'est *Le pendule de Foucault* qui me tenait en respect. Les événements sont connus et, huit jours durant, je gardais le livre avec moi – entre chaque aller-retour à l'hôpital. Je ne pus le finir qu'un mois plus tard. Délivré, une conclusion avait fini par s'imposer à moi : ce n'était pas ce livre qui m'avait retenu, c'était sa parole. À partir de là, je me mis à parler dans le vide : à écrire.

Deux années s'étaient écoulées depuis cette sanglante nuit de novembre. Installé au sixième étage d'un immeuble du septième arrondissement, je grattais inlassablement des moleskine – juste pour la frime. Dans ma rue, des plaques commémoratives rappelaient la venue ou la vie d'illustres personnages. Cela avait alimenté mes rêves : j'aurai, un jour, ma plaque sur ses murs. À vingt-deux ans, on peut rêver de tout, même de l'impensable. Tout était comme je l'avais souhaité : tous les jours, je descendais des cimes par un escalier à rampe fleurie, rejoignais une cour privée et passais par le guichet d'une porte cochère centenaire. Dès le premier jour, j'avais pris l'habitude de refaire mes lacets sur les chasse-roues jouxtant la porte : c'était ma vue panoramique personnelle. Rapidement, j'avais compris que je devrais me fondre dans la masse haussmannienne : c'est en collant mon nom sur la sonnette que je m'aperçus que je m'y sentirais bien. Parmi Odile, Josette, Jean, Matthieu, Jean-Jacques, Liliane et consort, le Pierre S. ne faisait pas tâche : mieux, il donna encore un peu plus une connotation biblique à la bobinette. C'était la preuve de la sonnette : je serai comme un poisson dans l'eau. J'étais entouré par des vieux, bourgeois pour la plupart. Relégué dans les étages, je sentais que l'on voulait me montrer que ma place était en haut. À New-York, il faut cravacher si tu veux monter et accéder à la *skyline*. À Paris, tu commences par monter et après tu essaies de descendre. On fait vraiment tout à l'envers !

Une fois la proximité biblique mise en lumière, j'ai commencé à me fondre dans le décor. Cela n'a pas été facile : un usage nocturne trop précoce de la JBL avait provoqué le courroux de la gérontocratie – la vieillesse est foncièrement

méfiant avec la jeunesse, comme si l'ancienne toisait la nouvelle. Dans ma tâche de reconquête, j'ai eu un renfort de choix : la chaleur. Fuyant le sauna, j'ai passé les premières semaines dans la cour privée, à lire des nouvelles de Raymond Carver. bercé par des histoires de rupture et d'alcoolique en rémission, j'ai vu déambuler le gratin de l'immeuble : couples de retraités bien sous tout rapport, profitant de la fraîcheur matinale pour faire des emplettes. Je ne pouvais rêver meilleure dichotomie ! Comme avec mes profs, j'ai cherché à connaître l'opinion politique et religieuse de mes comparses. Politiquement, nous étions à tribord, tribord toute pour certains. Mais pour la religion, j'ai dû creuser. De discussions de cour en causettes postales, une boutade sur la confession m'a permis de trouver l'obédience principale : des protestants. À part le rez-de-chaussée, tout l'immeuble était protestant – en dehors des combles, vous vous en doutez. À ce niveau là, j'avais du pain sur la planche. Je suis athée : sauf quand la tristesse m'envahit... Pour le reste, mes connaissances demeuraient littéraires. Les étagères du *salon* commencèrent à se teinter d'une biographie de Calvin et d'un livre sur la Réforme. Habitude d'étudiant, je prenais des notes – pour d'hypothétique discussion au bas de la rampe. Je voulais réussir, être bon. Ancien étudiant en philo – j'y reviendrais –, je me pensais nietzschéen et cherchais ma *volonté de puissance*. S'intéresser, s'ouvrir ne pouvait pas faire de mal. Je cherchais *une corde* pour descendre : il me restait à la dénicher. C'est au deuxième étage que j'allais finir par la trouver.

En cette mi-juillet, je profitais de mon temps pour écrire et zoner sur *Tinder*. Depuis Claire, j'avais succombé au *dating* numérique. Sur mon profil, pas de poirier sur une plage ou de parade torse poil : je prenais la pose derrière ma machine à écrire. Au début, l'appli m'avait apporté son lot de coup d'un soir et de relations pansements. J'avais aimé jeter et me faire jeter sans complaisances. Il y avait une forme de justice dans la façon naturelle de ne rien attendre de l'autre. J'avais compris que je n'y trouverais rien de plus que du sexe. Pourtant, je continuais à discuter avec cinq prétendantes, répondant toutes à mes canons de beauté : blonde, grande et apparemment sérieuse. Je n'avais pas l'intention de les rencontrer mais je prenais plaisir à les voir me tourner autour. C'était malsain : je le savais et je kiffais.

Mon nez glissait sur une feuille : je sentais l'odeur de l'encre depuis près de dix minutes, tutoyant mon record. L'encre en question provenait d'une *Remington Deluxe 5* de 1946. C'était bien l'unique objet *tendance* entassé dans

mon meublé de 20 m². Avec cette machine à écrire, il était enfin possible de dissocier ma chambre d'un grenier : tout le mobilier faisait penser à un intérieur coquet des années 80 ; celui de mes parents avant leur mariage et le premier enfant, ma sœur aînée. En évoluant dans pareil décor, je revivais à l'identique la jeunesse de mes parents. Tout cela me donnait la gerbe. J'étais assis : le nez sur le papier, une main rabattant compulsivement le levier du chariot, l'autre chargée du tri quotidien des nouvelles prétendantes. J'avais vécu cette scène au réel et en rêve : elle jonchait littéralement chaque jour de mon été. Toutes les dix secondes, la clochette de la *Remington* me ramenait vers l'étuve qui me servait d'abri – sous les toits en juillet, le tee-shirt est de trop. Ledit sauna appartenait à la fille de la résidente du second. L'encre était la dernière odeur en date que j'aimais sentir – à l'instar de l'essence, la peinture juste ouverte, la colle Cléopâtre, les boîtes de balle de tennis, les voitures neuves et le cirage. Certains pensèrent que ce goût aller m'amener, à l'adolescence, à ouvrir *Les portes de la perception*. Je fus mis en garde, averti par l'autorité parentale. Je ne rejoignis pas la cohorte de junky s'envoyant de la colle dans les narines sous le tunnel du lycée – mon penchant naturel à sniffer suffisait. La passion pour les odeurs fortes ne me quitta qu'au moment où elle devint ombrageuse pour mon image. Celle-ci ne m'avait jamais inquiété durant l'enfance. Avec le temps, l'adolescence aidant, elle était devenue le ciment de ma vie : *Tinder*, mon immeuble, ma *Remington*. Cette machine à écrire devait être ma tour de potier ; je façonnerai mon œuvre avec elle. Directement, je m'étais pris pour le héros d'un roman de Stephen King : il neigeait en plein été et je dactylographiais le même mot – ambiance *Shining*. Le désenchantement frappa vite à ma porte : ma chaise grinçait et je ne savais pas écrire la même phrase sans faire une faute de frappe. Maudite génération numérique qui brise un rêve avant même de le vivre. Je sais démonter un *iphone* sans être pour autant capable d'écrire pickwickien – un emprunt à Dickens – deux fois de suite à la machine. Il fallait être honnête. La *Remington* m'avait mis en PLS !

Depuis un mois – je venais de valider ma licence de lettres modernes –, j'écrivais des conneries juste pour m'entraîner. Les progrès ne se firent pas attendre, et bientôt, je pus écrire les mots français les plus longs sans mal. Bien entendu, je déchirais mes brouillons : je ne tenais pas à ce que l'un de mes rares visiteurs comprennent que je faisais mumuse toute la journée. Elle remplissait l'espace de mon bureau donc elle remplissait son rôle – tel le piano dans un salon, qui après enquête, ne sert qu'à *faire bien*. Pour meubler mon temps, je

commençais par faire ce que je n'aimais pas : des descriptions. Je décrivis tout ce qui m'entourait : les rideaux, le plumard, la fenêtre de la grand-mère d'en face, les hortensias du premier étage, un caleçon, ma main... J'en vins même à décrire les différentes zones érogènes de l'homme, et le soir venu, de la femme. Pour une fois, l'on put croire que je prenais des substances hallucinogènes. Il n'en était rien. Je domptais la bête. Concernant la description de mon intérieur, il n'y avait pas matière. Dans un 20 m², tout espace est utilisé dans les moindres détails. C'est en sacrifiant ma télévision que je pus m'aménager une bibliothèque. La bibliothèque était devenue la façade de mon érudition, la garante de mon image. Elle était garnie de plus de quatre cents livres – tous lus, la trace noire au niveau des pouces le prouve. Dès réception de la *Remington*, elle devint le centre névralgique de mon activité. J'étais un as pour décrire les livres avec la plus grande mièvrerie : les lettres devinrent des serpents dorés... C'était le type d'épisode casanier que j'adorais. Je ne faisais rien d'autre que lire, écrire des conneries et me masturber – avec le renfort de mon appli préférée.

Comme tous les néophytes, je commençais par faire semblant avant de faire. En tapant du matin au soir, je m'aperçus assez vite du bruit qui émanait de cette activité. Vivant dans un immeuble où les cloisons tenaient davantage de la feuille OCB que du béton armé, le voisinage suivit mes pérégrinations dactylographiques. De gré ou de force, ils étaient sur mon porte-bagage quand je pus écrire anticonstitutionnellement en moins de onze secondes. Ce fut mon cent mètres personnel. Un vrai accomplissement... Le doux tintement de la clochette fit vite des émules : j'étais devenu le petit jeune qui écrivait dans les combles. Et rien ne pouvait me faire plus plaisir.

II

Ayant vécu enfant la canicule 2003, je pris très au sérieux – avec le zèle d'un vigile de bijouterie – ma mission de surveillance du voisinage. Dès le mois de juin, les températures devinrent sujet d'inquiétudes dans les étages. Pourtant, c'est du rez-de-chaussée que la première alerte arriva. Le mari de Josette se déshydrata si bien qu'il me fallut appeler le Samu. Josette avait toujours vécu dans le quartier. Elle parlait de Paris comme Modiano et cela me plaisait. Elle vivait au rez-de-chaussée car son mari était en fauteuil roulant, depuis un infarctus. Parfois, quand elle allait faire les courses, nous nous croisions et devisions, comme elle disait. Elle s'arrêtait devant un coiffeur et nous ramenait cinquante ans en arrière. Elle savait tout de l'ancienne boucherie du coin de la rue. Et ne parlons pas des maisons closes ! Elle avait été comédienne et possédait un grand sens de l'humour. Elle s'ennuyait et cela, je l'avais bien compris. Son mari s'en sortit : cela allait renforcer mon sentiment d'inaction.

Dans ma vigie, je suffoquais et c'était avec joie que je descendais pour aller lire dans la pénombre de la cour intérieure. Pour moi, la chaleur était encore supportable, mais je guettais les orages avec impatience. Chaque soir, j'avais pris l'habitude de faire le tour des voisins, les aidant dans une tâche quelconque. Rapidement, les besoins s'étaient orientés vers la grande bavarde du deuxième étage. Petit à petit, elle devint ma halte principale : ancienne prof de français à la retraite, veuve depuis dix ans, elle me fit vite sentir une profonde solitude. Plusieurs fois, je dus m'arracher à l'odeur de chat de son appartement en prétextant un appel ou une sortie. À chaque visite, je ne parlais pas, j'écoutais. Passé les habituels salamaecs, une oreille attentive se saisissait de mes acuités. Tout le monde sait que Pierre S., vingt-deux ans, écoute et parle peu. Je ne pouvais faire autrement : la situation m'y forçait. À la première visite, j'avais appris que ma sous-pente lui appartenait. Je n'avais pas fait le rapprochement car le nom du propriétaire différait du sien. J'en connus la raison à la visite suivante : elle avait donné cet appartement à sa fille du temps de ses études, trente ans plus tôt. Lui faisant quelques courses, lui montant son courrier, je lui devins vite indispensable. C'est à ma cinquième visite que je fus en droit de passer le seuil de l'entrée, pour boire un rafraîchissement en sa compagnie. Elle me guida à travers le vestibule et m'indiqua une pièce à la lumière tamisée. Avançant avec

l'aisance d'une slalomeuse, elle s'assit dans un voltaire et m'en indiqua un autre, en face d'elle. Nous discutâmes de l'événement principal du mois : le ramdam du rez-de-chaussée. Elle finit par conclure que cette chaleur serait une épreuve annuelle pour les personnes âgées. Puis, se rappelant ses obligations, elle me proposa différents jus de fruits. Mettant en avant sa citronnade maison, je ne lui fis pas l'offense de refuser. Elle partit en direction de la cuisine, me laissant parcourir du regard les ombres et les zébrures de ses lambris.

Mon regard glissa vers la bibliothèque. Je me levai et faisant attention à ne rien renverser dans le fouillis environnant, je m'approchai d'elle. Il y avait sur les étagères de *vrais* livres, de ceux que Sartre évoque dans *Les Mots*. Je fus captivé dès ma première visite – elle me subjuguait encore aujourd'hui. Un invité devait forcément ressentir la magie de ce savoir silencieux, qui attendait les yeux d'un nouvel explorateur. Dans ce labyrinthe, quelques noms me parlaient et diminuaient ma petitesse. Elle avait lu tous les écrivains Russes. Les grands noms de la littérature française depuis Rabelais étaient présents. Des noms exotiques – japonais, chinois notamment m'avaient fait prendre conscience de l'étendue de ses lectures. C'était un continent inconnu pour moi, un terrain conquis pour elle. C'était prodigieux de voir tous ses livres écornés, épuisés par le temps. Arrivé au bout de la rangée, je repris en marche arrière ma lecture silencieuse. Mon regard fut attiré par un petit carnet marron. Il ne ressemblait pas aux éditions anciennes ou limitées avoisinantes. C'est cela qui me donna l'envie de le prendre et d'en regarder le verso. J'eus du mal à l'arracher au mur de parpaings jaunis. Il finit par suivre mes doigts et je le retournai avec précaution, éparpillant au passage une épaisse couche de poussière sur le parquet. Il n'y avait rien d'écrit, c'était prévisible.

Un tintement de verre me rappela la présence de mon hôtesse. En un instant, je glissais le carnet dans ma poche. Je l'entendis bien qu'invisible à mes yeux :

— Toi aussi, tu es un lecteur compulsif ? demanda-t-elle à la cantonade. C'est une vie entière de lecture : j'ai besoin de posséder un livre physiquement. Ma fille n'arrête pas de vouloir m'acheter une liseuse ! Je ne saurais pas quoi en faire ! C'est déjà tout une histoire pour remplir ma feuille d'impôts sur internet...

Je la vis apparaître par une porte dérobée, cachée par un imposant bananier d'ornement.

— Je ne dirais pas compulsif en ce qui me concerne. Je crois que je me laisse

bercer au hasard dans les rayons quand je cherche de quoi lire. Avec le temps, j'ai noté que j'aimais par dessus tout les romanciers américains. Je commence à bien les connaître. En revanche, je connais peu les écrivains Russes, sauf Tolstoï et Gogol que l'on a étudié à la fac.

— Mais c'est inadmissible, dit-elle en me servant un verre. Un étudiant en lettres modernes se doit d'avoir une connaissance étroite de la grande littérature. Je crois que nous allons devoir y remédier.

Elle se leva, chaussa ses lunettes retenues par un cordon et commença à promener son regard sur les étagères. Elle marcha dans la poussière du carnet et hocha la tête avec nonchalance quand elle trouva enfin son bonheur. Une chose était sûre : elle n'avait pas vu mon chapardage.

— J'ai déjà commencé un roman de Richard Ford. Un pavé de sept cents pages... Si vous pouviez éviter les pavés du style *Anna Karénine*, je pourrais tout lire rapidement.

C'était surtout par flemme que je ne voulais pas me farcir un gros bouquin poussiéreux.

— Oh, je vous connais les jeunes. Incapable de finir un roman de plus de trois cents pages. Crois-moi, avec ça, tu en auras pour ton argent, affirma-t-elle en saisissant deux petits livres ayant bien vécu.

Je saisis les livres qu'elle me tendait. Ce n'était pas des livres de poche pour étudiant : elle me confiait des éditions reliées de cuir, aux lettres argentées. D'un regard, je lus les titres : *Les carnets du sous-sol* et *Le joueur* de Fédor Dostoïevski. Je connaissais Dostoïevski par *Les Frères Karamazov*, comme tout le monde. J'avais eu un mal de chien à le finir, inutile de vous dire pourquoi. Elle commença à me faire son éloge quand lui vint l'idée qui changerait ma vie :

— Nous pourrions organiser, chaque semaine ou quinzaine, une petite réunion pour discuter de nos lectures. Je ne te cache pas que cela serait l'occasion d'avoir de la compagnie. Qu'en penses-tu ?

Je ne tenais pas à lui dire que j'avais mieux à faire. J'acceptais donc tout en me promettant de repousser régulièrement ses réunions *tupperware* littéraires. Cela aurait été une erreur funeste de les éluder. Je le reconnais aujourd'hui. J'en appris plus avec elle que durant l'entièreté de ma scolarité.